

EVALUATION DE L'EVOLUTION SOCIO- ECONOMIQUE ET SPATIALE DE LA VILLE DE LIKASI DEPUIS SA CREATION JUSQU'EN 1995

Kumwimba Kyantubu
Institut Supérieur de Pédagogique Lubumbashi
République Démocratique du Congo.

Abstract:

As an important center of copper industry in southernmost Katanga, Likasi nowadays has been hard struck by the economic crisis. In contrast to the demographic stagnation of the city, a process of return to farming started which was first restricted to the surrounding-urban space. The farms, vestiges of the master key colonial, collapsed with the Zairianisation of 1973; since then, their level of activity has been extremely low, even though they still contribute to supply the urban market with corn. Surrounding villages result from the old rural districts of the extra-traditional center, and their population is mainly non-native. The most important village, Luambo, is a large borough inhabited mainly by farmers, an important agricultural market, and an administrative center which is somewhat in the process of urbanization.

Urban agriculture has improved over the last several years: gardening within lots, valley farming, and especially corn, beans, and manioc of within near-urban open spaces. New ways of assistance have been come out, dependent in particular upon action by religious organizations, such as the co-operative Shalamo, or that of the camp Gecamines in Panda. At the same time, the near hinterland is being repopulated, as that had already been the case, in particular during the great crisis.

Massive exodus of former townsmen who recolonized the "bush" of the mining country; the hamlet of coalmen pushed back the forest, the new villages of farm are organized around the stations and of the religion centers, and the centers of chiefdoms, such as Kapolowe, Mulungwishi or Katanga. Projecting the city into its hinterland, a feeder zone is being formed, original answer brought by city dwellers to a food shortage caused by the deficiency of the official circuits, and more generally to the apparently irreversible degradation of the quality of the urban life.

Keywords: Agriculture, near-urban space, food crisis, people's initiatives, return to the farm, Democratic Republic of Congo, Likasi.

Résumé:

Centre important de la métallurgie du cuivre au Katanga méridional, Likasi est de nos jours durement frappée par la crise économique. En contrepoint de la stagnation démographique de la ville s'amorce un processus de retour à la terre qui concerne d'abord l'espace péri-urbain. Les fermes, vestiges du passé colonial, se sont effondrées avec la zaïrianisation de 1973; depuis lors, leur niveau d'activité est fort bas, bien qu'elles contribuent à ravitailler en maïs le marché urbain. Les villages alentour sont issus des anciens quartiers ruraux du centre extra-coutumier, et leur population est majoritairement non autochtone. Le plus important, Luambo, est un gros bourg peuplé pour l'essentiel de cultivateurs, un important marché agricole, un centre administratif qui "s'urbanise" quelque peu.

L'agriculture citadine a pris ces dernières années une extraordinaire ampleur: jardinage intra parcellaire, maraîchage des fonds de vallées, et surtout champs de maïs, de haricots, de manioc des espaces ouverts péri-urbains. Des formes d'encadrement se font jour, liées notamment à l'action des organismes religieux, comme la coopérative Shalamo, ou celle du camp Gecamines de Panda.

Dans le même temps, l'arrière-pays proche se repeuple, comme cela avait déjà été le cas, notamment pendant la grande crise. Exode massif d'anciens citadins qui recolonisent la "brousse" du pays minier; les hameaux de charbonniers repoussent toujours plus loin la forêt claire, les nouveaux villages de culture s'organisent autour des gares et des missions religieuses, et des centres de chefferies, comme à Kapolowe, Mulungwishi ou Katanga.

Projection de la ville sur son arrière-pays, une campagne nourricière est en train de se constituer, réponse originale apportée par les citadins à une pénurie alimentaire causée par la carence des circuits officiels, et plus généralement à la dégradation apparemment irréversible de la qualité de la vie urbaine.

Mots clés; Agriculture, espace péri-urbain, crise alimentaire, initiatives populaires, retour à la terre, République Démocratique du Congo , Likasi.

1. INTRODUCTION

Likasi a été fondée en 1917 en plein cœur du pays du cuivre haut-katanga (l'actuel Katanga méridional), région sous-peuplée, mais que l'essor de son industrie minière allait transformer assez vite en fleuron du Congo Beige. Comme Lubumbashi au sud-est, et Kolwezi à l'ouest, la ville deviendrait un centre majeur d'activité de l'Union Minière du Haut-Katanga, et l'un des trois pôles de l'ensemble urbain

nouveau cristallise le long du grand axe ferroviaire et routier qui prend en écharpe la région cuprifère.

Trois quarts de siècle après sa création, Likasi demeure le siège du "groupe centre" de la puissante société nationale Gecamines (héritière de l'UMHK). La ville a fermé depuis longtemps ses carrières de minerais, mais ses usines de concentration et de traitement électrochimique du cuivre et du cobalt sont alimentées par les centres miniers annexes de Kambove et Kakanda au nord-ouest (à 25 et 60 km), et aussi par Kolwezi. Les ateliers centraux de la compagnie ferroviaire SNCC, la cimenterie et la grande minoterie implantées à Kakontwe, et une gamme d'autres usines, achèvent de faire de Likasi un foyer industriel de première importance à l'échelle de la République du Congo et même de l'Afrique. Par sa position centrale, la ville est aussi un noeud de relations et d'échanges essentiel pour le Katanga méridional. Son rôle politico-administratif enfin, bien que limité au territoire municipal, est loin d'être négligeable.

Malgré tous ces atouts, Likasi se présente comme une ville en crise, ce qu'exprime sans détours sa stagnation démographique contemporaine. Pendant des décennies, la population urbaine, issue aux neuf dixièmes de régions assez éloignées (l'ouest et le centre du Katanga, et le Kasai), s'était accrue au même rythme que les tonnages de cuivre produits par le bassin minier. Elle atteignait sans doute 165,000 âmes en 1973, au terme d'une ultime poussée liée à l'euphorie des cours-plafonds du métal rouge. Après cette date au contraire, le choc en retour de la zaïrianisation des entreprises, et la récession mondiale, ont conjugué leurs effets pour plonger l'ensemble urbain sud-katangaïse dans une crise socio-économique et de

l'environnement qui n'a pas de précédent, avec pour conséquence la chute brutale du solde naturel, et l'inversion partielle du solde migratoire. Dans le groupe des villes du cuivre, Likasi semble la plus touchée, puisque sa population plafonne en 1985 aux alentours de 200 000 habitants, avec un taux de croissance annuelle inférieur à 2 %-. En contrepoint du marasme, s'est amorcée en périphérie un étonnant retour à la terre, dont on décrira ici les premiers effets, une fois présentée brièvement le cadre naturel dans lequel il s'inscrit.

2. LA TOILE DE FOND : LE SITE GENERAL DE LIKASI

Le cadre naturel de Likasi, comme celui du pays du cuivre en général, participe de l'écosystème zambézien, lié à un climat soudanien d'altitude aux saisons très contrastées. A 1300 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, la température annuelle est ici de 21°5C (elle est de 23°C à 20 km à l'est, dans la plaine de la Lufira); la pluviométrie est de 1120 mm, cette moyenne recouvrant d'ailleurs de très sensibles variations d'une année à l'autre. Il y a en réalité trois saisons vécues. La saison des pluies, de mi-octobre à mi-avril, est tiède, humide et nuageuse. Les six mois secs qui lui font suite se répartissent en une saison fraîche qui dure jusqu'en août, très lumineuse, avec des jours chauds et des nuits froides, et une saison chaude en septembre-octobre, très sèche, torride et poussiéreuse. Dans le détail, on observe une gamme complexe de microclimats déterminés par la topographie très mouvementée de la ville et de ses environs.

Le modèle du site général est en effet conditionné par la structure de l'arc du cuivre congolo-zambien, vaste faisceau de terrains précambriens plissés constitués

des roches schisto-dolomitiques du Roan (qui incluent la série des mines, richement minéralisée en cuivre, cobalt et fer), et des roches schisto-gréseuses du Kundelungu. Arasé à de multiples reprises, disséqué par un dense réseau hydrographique, le grand arc plissé se présente comme un ensemble de plateaux assez élevés (1,200 à 1,400 m), aux formes appalachiennes plus ou moins accusées. Likasi est implantée sur la partie externe du plissement, là où celui-ci domine les sédiments récents de la plaine de la moyenne Lufira. Au nord-ouest subsistent des lambeaux de la surface sommitale (1,400 à 1,500 m) du plateau de Kando-Lukanga, et c'est sur un replat intermédiaire que se situe le centre minier de Kambove, à quelque 1,350 m. A une trentaine de kilomètres au sud-est de ce dernier, le plateau se prolonge en une apophyse de direction WNW-ESE, et d'altitude un peu plus faible (1,250 à 1,300 m); elle se raccorde par des pentes assez douces à la plaine située à cent mètres en contrebas, où les anciens marais du Changalele (à 20 kilomètres à l'est) sont occupés par le vaste lac de retenue de Mwadingusha (440 km²) sur la Lufira.

L'avancée du plateau, qui forme le site restreint de Likasi, sépare les bassins de la Panda, au sud, et de son affluent la Buluo au nord, et se trouve disséquée par de multiples cours d'eau (dont la Likasi) tributaires des deux rivières. La régularité des formes appalachiennes est compliquée par la présence de failles et de chevauchements. Surplombant de façon assez abrupte les larges vallées synclinales, des plates-formes correspondent au flanc dur des anticlinaux. C'est sur l'une d'elles qu'ont pris place le centre-ville et la cite Kikula, aujourd'hui cernée par l'autoconstruction. Au sud-est, un chapelet de collines jalonne dans l'axe des plis les extrusions du Roan: des mines de cuivre y étaient exploitées depuis des siècles par les

populations locales, ce qui justifia la localisation initiale de Likasi. Cette zone a été occupée d'emblée par la "ville de l'Union Minière": carrières, remblais, usines (notamment celle de Shituru), mais aussi des quartiers pour cadres et camps de travailleurs (à Panda) coiffent les collines, et l'on note dans les parties basses l'extension considérable des installations ferroviaires, des étangs de rejet d'eaux et boues industrielles, le petit lac de retenue de la Likasi. Une forêt de pylônes et de lignes de force, enfin, domine l'ensemble.

L'apport de l'homme dans la transformation du site naturel est donc très sensible à Likasi, et c'est vrai aussi des espaces environnants. La ville, à ses débuts, s'était implantée dans un milieu essentiellement forestier. Certes les alluvions récentes et fertiles de la plaine de la Lufira, et des multiples fonds de vallées, portaient des savanes naturelles, voisinant avec les formations marécageuses du Changalele. Mais les sols ferrallitiques du plateau, souvent très altérés et de valeur médiocre à bonne (les meilleures terres étant celles des termitières géantes) étaient le domaine du miombo: forêt claire dense secondaire (c'est un climax du feu, lié à l'agriculture traditionnelle sur brûlis), très pénétrable et dont la strate arborée surplombe un tapis de hautes herbes. De nos jours, la situation a bien changé, et il faut parcourir en moyenne une quinzaine de kilomètres, et bien davantage le long des grands axes, pour atteindre la lisière assez floue d'une clairière urbaine dont Likasi elle-même (sur 2 200 ha) n'occupe qu'une faible partie. Plaines alluviales, collines, fragments de plateau sont désormais le domaine d'une maigre savane à *imperata cylindrica*. Chaque année pourtant donne plus d'importance au halo des cultures peri-urbaines, comme aux nouveaux terroirs du proche arrière-pays.

3. L'ESPACE PERI-URBAIN, CREATION DE LA VILLE

Selon les termes d'Alice Chapelier (1956), "l'agriculture des alentours de Jadotville naquit, comme celle d'Elisabethville, pour répondre aux besoins de la population urbaine". Les modes traditionnels locaux d'agriculture itinérante sur brûlis – le système bantou du pays sanga, et le *chitimene* de filiation *bemba*, tous deux décrits par J. Wilmet (1963) - n'étaient certes pas en mesure de ravitailler cette ville-champignon réunissant déjà 14,000 habitants en 1929, et près de 50,000 en 1950. L'Autorité coloniale chercha donc à promouvoir une agriculture peri-urbaine fondée sur les fermes de colonat et sur les quartiers ruraux du centre *extra-coutumier*. Ainsi prit forme, comme dans le cas de Lubumbashi (J.C. Bruneau, 1985) une auréole nourricière qui existe encore de nos jours, mais qui prime dorénavant, dans le contexte de la crise urbaine, des tonnes de mise en valeur liées à l'initiative des plus démunis des citoyens.

A. Les fermes, vestiges du passé colonial

Nées de la nécessité de ravitailler en vivres frais une importante colonie européenne avant l'époque de l'avion, les fermes de colonat ont constitué ici l'expression la plus volontariste de l'agriculture peri-urbaine. Les terrains étaient attribués par le Comité Spécial du Katanga dans les secteurs "libres de droits indigènes", non réservés aux sociétés telles que l'UMHK ou la compagnie ferroviaire BCK, et ne faisant pas partie de réserves foncières ou d'une zone de protection des eaux. Pour fixer leur choix, compte tenu de ces contraintes qui affectaient surtout les terrains situés au sud de la ville, les colons européens ont été guidés par la proximité

du marche urbain, et par celle des cours d'eau destinés à l'irrigation et à l'abreuvement du bétail. La plupart des fermes se sont implantées en lisière nord et nord-est de l'agglomération, le long des rivières Buluo et Kikula. Au-delà de cette frange, l'occupation était moins dense, et les domaines plus étendus. D'autres exploitations furent créées vers l'est, jusqu'en aval du confluent de la Buluo avec la Panda, et enfin quelques-unes à l'ouest, le long de la Mura.

Les renseignements manquent sur la situation des fermes avant la grande crise. En 1938, on en comptait ici une vingtaine, occupant près de 1,600 hectares dont 200 seulement étaient défrichés et voués à l'agriculture ou à l'élevage laitier, porcin ou avicole. La Seconde Guerre mondiale, coupant la colonie de sa métropole, donna un coup de fouet à l'économie fermière: le nombre des exploitations s'accrut et leur taille augmenta.

En 1953, A. Chapelier dénombrait autour de Jadotville 46 fermes totalisant 4,638 hectares. Ces superficies, du reste, n'étaient que très partiellement mises en valeur: les cultures vivrières, fourragères et potagères, bien que partout présentes, ne couvraient pas plus de 559 hectares. Une partie (non précisée) des terres défrichées était aménagée en pâtures pour 900 vaches laitières, dans 22 exploitations. Contrairement à Elisabethville, Jadotville n'avait pas de laiterie, et la production était livrée directement chaque matin par camions ou automobiles aux commerces locaux ou aux particuliers (européens). L'élevage du petit bétail concernait 700 porcs et 800 ovins et caprins, auxquels s'ajoutaient quelques milliers de volailles et de lapins. On trouvait enfin une douzaine d'étangs pour la pisciculture.

Souvent associées, dans des proportions au demeurant très variables, ces activités mettaient en œuvre des techniques et un matériel modernes, mais elles étaient peu intensives, ce qu'on peut expliquer à la fois par des conditions naturelles médiocres et, souvent, par l'amateurisme de leur gestion. Elles pâtissaient d'ailleurs de la concurrence des produits importés, et ne parvenaient semble-t-il à subsister que grâce à la garantie des commandes des grandes sociétés.

Trente ans plus tard, la localisation des fermes est restée la même, mais l'indépendance avec son cortège de troubles, puis la zaïrianisation de 1973, ont entraîné un effondrement général de leur activité. La plupart ne s'en sont jamais relevées, et le tableau actuel n'a plus grand rapport avec la description qui précède. Certes, on recense officiellement 60 exploitations dénommées "fermes" en 1986, et leur nombre s'est même accru de dix unités en deux ans. Mais une poignée d'entre elles méritent réellement ce nom, par la superficie et la production: ce sont les cinq fermes laitières gérées par des expatriés, et la ferme de la société industrielle Afridex, les seules d'ailleurs à employer un salariat agricole permanent. Les autres ne sont que des "fermettes", grands jardins de quelques hectares dont les propriétaires, issus de la nouvelle bourgeoisie urbaine - hommes politiques, officiers supérieurs, cadres des sociétés, "hommes d'affaires" - ne disposent ni du matériel, ni des moyens de financement adéquats, et dont la main-d'œuvre se limite à des tacherons saisonniers.

Les données fiables manquent pour estimer le niveau d'activité des fermes, mais celui-ci est à l'évidence fort bas. Volailles mises à part, la situation de l'élevage est peu brillante pour une ville de 200,000 habitants: moins de 200 vaches, 800 pores, 300 ovins et caprins. La culture se réduit pratiquement à celle du maïs, aliment de

base de la population urbaine, avec un peu de manioc et des légumes de contre-saison. Les produits sont en général commercialisés in situ, commerçants et revendeurs, et même particuliers, venant les acheter pour les ramener eux-mêmes en ville. Cet apport, en maïs surtout, n'est semble-t-il pas négligeable, mais contrairement au cas de Lubumbashi il est prématuré de parier de relance véritable à propos des fermes des environs de Likasi.

B. Des quartiers ruraux aux villages peri-urbains

Le site de Likasi, à la veille de la fondation de la ville, n'était pas inoccupé. A l'orée d'une plaine fertile, et au coeur même du pays des "mangeurs de cuivre", on était ici aux confins de deux chefferies: le village du grand chef Pande des Sanga se situait à quelques kilomètres au nord, près de la Buluo, tandis que la bourgade de Tshana, tributaire du chef Katanga des *Lemba*, occupait l'emplacement prévu pour le futur centre-ville. Les deux villages durent être déplacés, et un vaste périmètre municipal fut fixe, à l'intérieur duquel toutes les terres se trouvèrent soustraites à l'autorité coutumière. Très vite pourtant, des défrichements spontanés de la forêt furent observés aux marges de la ville naissante, oeuvre d'irréguliers ou de gens fuyant les *camps* industriels, mais refusant de retrouver les contraintes du milieu coutumier.

Pour contrôler ces "villages de déracinés" et éviter qu'ils n'empiètent sur les terres affectées aux fermes européennes, l'Autorité coloniale les réinstalla à partir de 1931 en plusieurs groupements qui allaient devenir (en 1935) les quartiers ruraux rattachés au centre *extra-coutumier* de Jadotville. Premier installé, le quartier de *Buluo-Kaponona* occupa 2,300 hectares de terres fertiles baignées par les rivières du

même nom, A trois kilomètres au nord du CEC urbain. Il comportait deux villages-rues, chaque famille d'agriculteurs disposant d'une parcelle de 50 mètres sur 100 pour les cultures saisonnières, et d'une parcelle de 250 x 250 mètres pour les grandes emblavures. Le quartier de Luambo fut établi sur le même principe à vingt kilomètres au nord, 2,700 hectares repartis au long de la Luambo et de son affluent la Kaye, déjà sur les terres alluviales de la plaine de la Lufira. Le quartier de Kapemba enfin prit place sur 1,400 hectares de bons sols près des ruisseaux de Kambove, Kapemba et Kisanga, à dix kilomètres au nord-ouest de la ville.

Les quartiers ruraux étaient supposés fournir le ravitaillement de la population extra-coutumière de la ville, ce qu'ils ne firent guère, mais leur rôle véritable fut celui de volant de main-d'oeuvre pour les entreprises urbaines, et pour les fermes de colonat. Refuge pour les chômeurs en temps de récession (et suspectes pour leur "immoralité"), ils se vidaient une fois l'essor revenu, et ce fut le cas notamment après la grande crise. Cela explique les fluctuations de leur population, qui n'en connut pas moins une croissance progressive, passant d'un millier d'habitants vers 1930 à quelque 2,000 au lendemain de la guerre, et 3,000 dans les années 50. A cette époque, la production de légumes vendus aux Européens, au marché bihebdomadaire de Jadotville, assurait une certaine prospérité aux maraîchers de Luambo et de Kapemba. On cultivait aussi un peu de sorgho destiné à la fabrication de la bière indigène, et du manioc surtout pour ses feuilles comestibles (le sombe). Trop proche de la ville, et peuplé surtout d'ouvriers délogés lors d'opérations de remodelage du tissu urbain, le quartier de Buluo-Kaponona n'avait en revanche plus grand chose de rural: des 1950, il fut d'ailleurs intégré au centre extra-coutumier urbain.

Les dernières années de la colonisation ont vu les prémices d'un certain renouveau, lorsque pour pallier l'accroissement du chômage en ville l'Autorité lança un programme de retour à la terre des inactifs, et réaménagea les quartiers ruraux pour le maraîchage et les cultures vivrières. Mais cette politique, d'ailleurs coercitive, fut brisée dans l'oeuf par l'Indépendance.

De nos jours les anciens quartiers ruraux ne sont qu'un souvenir, et chacun d'eux a d'ailleurs évolué de façon différente. Buluo et Kaponona sont deux petites cités désormais rattachées à la ville par le bourgeonnement de l'autoconstruction. A mi-chemin de Likasi et de Kambove, ce qui fut le quartier de Kapemba est occupé par des champs citadins dépendant de l'opération Shalamo, dont on reparlera. Luambo, malgré son éloignement relatif, s'est lui aussi quelque peu "urbanisé" tout en gardant un aspect faussement traditionnel. Il a été promu au rang de chef-lieu de la collectivité rurale des Basanga.

C'est maintenant un gros bourg de 7,000 âmes, ou un sondage réalisé par K. Kakese en 1986 a montré que 97 % des chefs de ménage s'adonnent à l'agriculture. Les plantes vivrières les plus cultivées sont, dans l'ordre, le maïs, la patate douce, l'arachide, le manioc et le haricot. Les champs se font toujours sur brûlis, avec de très longues jachères. S'y ajoutent, sous forme de maraîchage, les feuilles comestibles du ngai-ngai (oseille de Guinée) et du lenga-lenga (amarante), le gombo, la tomate, le piment, le nyanya (aubergine naine), l'oignon et même le fraisier. Les arbres fruitiers sont nombreux: bananiers, manguiers, goyaviers, citronniers et orangers. On note enfin la présence d'un petit élevage d'appoint, chèvres et volailles. Luambo dispose d'un marché du lundi et du jeudi, où plusieurs centaines de vendeurs commercialisent

la production vivrière locale et celle des villages alentour, ainsi que la bière artisanale munkoyo, et le charbon de bois. La plupart des acheteurs viennent de Likasi, mais un sur vingt a fait le voyage depuis Lubumbashi (à 160 km), ce qui montre l'importance de Luambo et des terroirs qui l'entourent dans le commerce régional.

C. Les nouveaux champs citadins

Si fermes et villages proches font figure à Likasi de legs du modèle urbain colonial, les cultures pratiquées par les citadins eux-mêmes traduisent directement les profondes mutations socio-économiques que connaît la ville d'aujourd'hui. Certes, les habitants des camps industriels, et ceux du centre extra-coutumier, ont toujours pratiqué ici une petite agriculture d'appoint, mettant à profit les terres alluviales des fonds de vallées pour y établir des jardinets clôturés portant plants de manioc et bananiers. Mais c'est depuis dix à quinze ans sur tout que cette activité s'est développée sur le pourtour de la cité de Kikula (l'ancien CEC) et des quartiers d'autoconstruction qui la cernent, ces derniers étant d'ailleurs plutôt modestes puisqu'ils ne concernent ici que 20 % environ de la population et de l'espace habité (contre la moitié à Lubumbashi ou à Kolwezi).

Cette faible extension de l'habitat spontané, liée à la stagnation contemporaine de Likasi, explique que l'agriculture intra-parcellaire y soit relativement discrète, car l'espace manque dans la vieille cité suroccupée, tandis que la jardinage est à peu près absent (et en principe interdit) à l'intérieur des camps. En revanche des milliers d'hectares sont saisonnièrement mis en culture aux creux des multiples vallées qui guillochent le site, et plus encore sur les espaces ouverts

périphériques, flancs de collines et plates-formes aux sols pourtant le plus souvent médiocres. Maïs et haricots apparaissent aux premières pluies, puis vient le manioc dont les feuilles seront récoltées avant les tubercules. Un peu de maraîchage occupe les bas-fonds.

La multiplication contemporaine des champs aux abords de la ville ne pouvait manquer d'avoir des conséquences sur le plan foncier: cela explique la généralisation par le Service du Cadastre (et par les chefs de terre hors du périmètre municipal) des lotissements à caractère agricole, depuis 1979. La bourgeoisie urbaine s'en est assurée la primeur, constituant les "fermettes" déjà évoquées où travaille une main-d'oeuvre saisonnière venue de la cité, et payée d'ordinaire en nature avec une part de la récolte. Religieux et écoles ont aussi des terres cultivées par des salariés (ou dans le second cas par les élèves eux-mêmes); il y a aussi les champs collectifs des prisonniers et des militaires de la maison d'arrêt de Buluo, à quelque distance à l'est de la ville.

Mais la plupart des cultivateurs peri-urbains travaillent à leur compte, tout en bénéficiant de formes originales d'encadrement qui ont fait ici leur apparition au cours de la dernière décennie. C'est le cas de la coopérative Shalamo (du swahili "shamba la umoja", le champ de l'unité), lancée en 1981-1982 sous l'impulsion des prêtres catholiques de la cité Kikula. L'opération a démarré avec 75 planteurs sur 40 hectares, et concerne, en 1985-1986, 3,400 planteurs sur près de 1,500 hectares: quatre "blocs" autour de Likasi, plus un à Kapemba et un autre près de Kambove (à 15 et 25 kilomètres de la ville).

Chaque famille membre de la coopérative dispose d'un ou de plusieurs champs de 60 mètres sur 100, que l'on cultive à la houe (travail surtout féminin), mais avec des semailles hybrides, des semis denses et des engrais. Un agronome donne aux planteurs des cours pratiques, et des instructions quant au calendrier agricole et à l'usage des fertilisants. Les principales difficultés viennent des intempéries, des dégâts causés par les rats, et surtout des vols: des militaires, en particulier, vont jusqu'à agresser et dépouiller les gens en plein jour dans leurs champs. Cette insécurité justifie une garde permanente au temps de la récolte, le jour par les femmes et les enfants, la nuit par les hommes qui veillent à tour de rôle. Malgré tout, les rendements sont bons, atteignant pour le maïs quatre tonnes à l'hectare, contre une tonne seulement en culture traditionnelle.

La réussite de Shalamo a fait des émules, et d'autres coopératives ont vu le jour sur le même modèle: dont celles de Ndakata, de Katapula, de Kapulwa, des Sources de la Kapemba, et surtout celle des camps Gecamines de Panda. Ici, chacun se débrouille pour l'achat des semences, tandis que les engrais sont fournis à crédit par l'antenne locale de la FAO. La surveillance des champs est faite par des jeunes gens organisés en trois équipes quotidiennes, et les membres de la coopérative cotisent chaque mois pour les rétribuer. Le groupement de Panda a débuté en 1983 avec 150 membres, il en compte le double deux ans plus tard, qui ont mis en culture 700 hectares de maïs.

Au total, ce sont ainsi des milliers et des milliers de petits planteurs qui ont créé au cours de ces toutes dernières années la "ceinture verte" nourricière qui entoure désormais Likasi. Rien qu'en maïs, la production annuelle des champs citadins

approche déjà les 10,000 tonnes, soit un bon quart sans doute de la consommation urbaine, et cet apport en grains est traité par les nombreux moulins artisanaux qui ont fait leur apparition pendant la même période: constat en lui-même extraordinaire s'agissant d'une ville qui avait toujours dépendu presque totalement de l'extérieur pour son ravitaillement, en dépit de sa banlieue maraîchère et laitière. En 1973 encore, la quasi-totalité du maïs consommé à Likasi (comme dans les autres villes du cuivre) était importée. La Gecamines, la SNCC et les autres firmes industrielles attribuaient presque gratuitement à leurs travailleurs la ration mensuelle de sacs de farine de maïs (une ration calculée très large), tandis que l'Autorité urbaine distribuait à bas prix les excédents de la minoterie de Kakontwe au reste de la population. Depuis lors la crise financière des grandes sociétés a fait qu'elles ne sont guère en mesure de ravitailler, et au plus juste, que leur propre personnel. La pénurie alimentaire qui s'en est suivie, jointe en 1983 à la libération des prix du maïs sur le marché régional, et à la dévaluation dramatique (des quatre cinquièmes de sa valeur) du zaïre-monnaie, est directement à l'origine du retour à la terre des citadins en périphérie de Likasi, comme d'ailleurs de la renaissance de son arrière-pays rural.

4. UN ARRIERE-FAYS QUI SE REPEUPLE

Au-delà du halo de l'agriculture citadine, le renouveau contemporain des terroirs de l'arrière-pays proche des villes du cuivre est attesté par les données disponibles en matière de démographie. De 1965 à 1984, la densité rurale moyenne du Katanga méridional a en effet plus que doublé, passant de 1,6 à 3,4 habitants au kilomètre carré, et il est probable qu'au cours de la seconde décennie le taux de

croissance a ici rattrapé et même dépassé celui du milieu urbain. Dans le même temps, se poursuivait le passage progressif d'une situation de sous-peuplement général et assez uniforme à celle d'un espace très contrasté, les trois quarts des ruraux se concentrant en un noyau central allongé où l'on a presque partout plus de 10 hab./km², et qui coïncide avec l'arc du cuivre structuré par l'axe des trois grandes villes.

Sa situation géographique fait de Likasi le pivot central de cette traînée de peuplement, et c'est d'ailleurs dans son arrière-pays - la zone de Kambove - que la croissance de la population rurale, multipliée par 3,2 en vingt ans, a été la plus spectaculaire. Le redressement de la courbe de fécondité, attesté dès la fin des années cinquante dans toute la région, y est évidemment pour quelque chose, mais ici comme autour de Lubumbashi et de Kolwezi, il faut voir dans cet essor soudain le négatif de la crise démographique urbaine. Peut-on, au demeurant, considérer comme un hasard le fait que ce soit précisément autour de la ville dont les effectifs augmentent le moins que les campagnes se peuplent le plus vite? Et inversement, l'exceptionnelle richesse de cet arrière-pays proche en sols alluvionnaires fertiles n'a pu que faciliter le reflux des citadins, enrayant par là-même la croissance de Likasi.

Le processus, il faut le signaler, n'est pas entièrement nouveau. Fernand Grevisse, qui fut ici administrateur colonial, décrit l'installation des les années vingt des premiers "étrangers" dans ce territoire de Kambove: fermiers européens dont beaucoup devaient échouer, mais surtout "déracinés" venus du reste du Congo et des colonies voisines, anciens recrutés ayant choisi la liberté, travailleurs licenciés lors de la grande crise et peu désireux de regagner leurs terroirs d'origine: population

flottante qui se fixa autour de Jadotville (on l'a dit), mais créa aussi de nouveaux villages en milieu coutumier non loin des mines de Luishia, Kambove, Fungurume, etc. et s'y soumit mollement aux chefferies locales. Certains furent regroupés par les missions catholiques, comme Saint-Gérard de Kapolowe, voire organisés en "villages modèles" par l'administration territoriale. Finie la crise, et tandis que redémarrait l'économie minière, les "beaux villages de déracinés" allaient se dépeupler comme les quartiers ruraux du CEC, et s'essouffler les velléités de création d'un arrière-pays agricole extra-coutumier (F. Grevisse, 1983). L'immigration fut relancée pourtant avec la mise en eau en 1938 du lac de retenue (alors fort poissonneux) de Mwadingusha, et l'afflux de pêcheurs luba de l'Upemba et bemba du Luapula. Dès lors une bonne moitié des ruraux du territoire de Kambove fut d'origine non autochtone, proportion record pour le Haut-Katanga et tout le Congo Belge. Le milieu coutumier, quant à lui, restait abandonné à lui-même dans la forêt presque vide, et le système des paysannats indigènes, introduit ici vers 1950, se révélerait un échec, comme dans le reste de la Colonie.

Au cours de la dernière décennie coloniale enfin, J. Wilmel (1963) signale le développement des cultures maraîchères villageoises sur les bons sols de la plaine de la moyenne Lufira: prospérité liée à de solides circuits de distribution (route et rail), appuyés déjà sur les centres-relais des gares et des missions catholiques ou protestantes comme Nguba, Mulungwishi, Kapolowe et Mwadingusha. En 1956, le programme d'action élaboré par le CEPSP pour "l'hinterland des grands centres industriels du Haut-Katanga" prévoyait entre autres l'intensification de l'économie mixte qui était "en train de se développer naturellement" sur les bords du lac de

Mwadingusha, la mise en valeur des plaines alluviales, le développement des cultures, de l'élevage et des activités forestières à proximité de Jadotville, de Shinkolobwe et de Kambove (CEPSI, 1956). L'indépendance, la sécession et les troubles consécutifs allaient tout paralyser, mais la preuve était presque faite que l'arrière-pays de Likasi pouvait être, aussi, une région agricole.

Dans ces conditions, la renaissance de ces campagnes à partir du milieu des années 70, lorsque le marasme de la ville conduirait une fois encore celle-ci à refouler ceux de ses habitants à qui elle ne pourrait plus assurer le minimum vital, peut être vue comme une sorte de bégaiement de l'Histoire. La nouveauté, pourtant, est le caractère massif de cet exode à rebours, confirmé par diverses enquêtes ponctuelles menées en milieu villageois. Le mouvement, du reste, est assez complexe: aux anciens citadins se mêlent des immigrants venus de cantons plus lointains, l'ouest et le nord du Katanga, voire l'Angola ou la Zambie, presque tous ayant au minimum transité par Likasi ou par une autre ville du bassin minier. De nos jours, aux côtés des paysans autochtones sanga ou lemba, les "étrangers" luba, ruwund, cokwe ou bemba sont le plus souvent majoritaires. Besoin d'un sol fertile, souhait de finir ses jours au village (même si on ne l'a auparavant jamais vu), surtout coût insupportable de la vie urbaine, chômage, voire désir de profiler des dispensaires et des écoles des missions: bien des motifs invoqués par les néo-ruraux sont ceux-là mêmes qui poussaient, il n'y a pas si longtemps, les gens vers la ville, et sont devenus autant de raisons de la quitter.

On est en présence, semble-t-il, d'un véritable mouvement de fond, d'une recolonisation de la "brousse" sud-katangaise, qui donne au pays minier un visage

nouveau. En avant-garde de la reconquête, bien au-delà de la ceinture nourricière de champs citadins, de villages proches et de fermes qui cernent Likasi, progresse le front pionnier des hameaux de charbonniers qui repousse la forêt claire sans cesse plus loin de la ville, en une auréole étoilée par les axes rayonnants. Entamé à l'époque coloniale, notamment pour les besoins des mines, des usines et du chemin de fer, le déboisement s'est accéléré depuis une vingtaine d'années du fait d'une demande croissante en charbon de bois, le combustible de base de la vie des citadins. Autour de Likasi, la trouée dans le miombo s'étend déjà sur environ 70,000 hectares. Cette clairière n'est pas isolée, puisqu'un ruban déforesté presque continu la relie désormais à celles de Kolwezi d'une part, et de Lubumbashi de l'autre, le long des 350 kilomètres de la grande route du bassin minier.

En bordure de cet axe, comme des anciennes pistes forestières et des cours d'eau, la savane de dégradation est ponctuée de villages de culture, polarisés comme jadis par les gares et les missions religieuses. De grosses bourgades ont glissé de l'intérieur pour s'agglomérer à ces noyaux semi-urbains, s'ordonner autour d'un marché, s'agrandir et se "citadiniser" peu à peu. Exemple original, la fonction de centre de services s'est en quelque sorte dédoublée entre Kapolowe-gare, sur la grande route, et dont le marché est très fréquenté, et à dix kilomètres plus au nord Kapolowe-mission, très gros village bien agencé autour de son vaste hôpital, au milieu d'un terroir intensément cultivé sur les riches sols alluviaux des abords du lac de Mwadingusha. La pêche au contraire, naguère encore si florissante ici, se trouve réduite presque à néant du fait de la pollution du lac (via la rivière Panda) par les rejets toxiques de la Gécamines à Likasi. Çà et là, de vieux sièges de chefferies retrouvent eux aussi une

vigueur nouvelle, et c'est le cas de Nguba, de Pande ou encore de Katanga qui donna il y a un siècle son nom à la région.

Le village du chef Katanga commence d'ailleurs à manquer de terres, à cause de l'extension du domaine de Mangombo. L'ancien village-modèle créé ici en 1957, et depuis lors bien échu, a été relevé récemment par la Gécamines-Developpement sous la forme assez différente de la grande culture mécanisée. Avec un matériel dernier cri, des semences, des engrais, le tout entièrement importé, et un encadrement européen, Mangombo produit quelque 250 000 tonnes annuelles de maïs livrées aux minoteries de Kakontwe, pour le ravitaillement des agents de la société minière et de leurs familles. Mais si elle s'inscrit dans le renouveau de l'arrière-pays likasien, la station de Mangombo reste une exception peu représentative du caractère essentiellement spontané de ce processus.

Voici au contraire la mission méthodiste de Mulungwishi, à trente kilomètres au nord-ouest de la ville, sur la route de Kolwezi. La mission elle-même, près d'une petite gare, agglomère un millier d'habitants; mais ce sont près de 15,000 âmes que comptent la cinquantaine de villages égrenés ici sur dix kilomètres, les hameaux de nouveaux cultivateurs s'installant en couronne à quelque distance des bourgs accrochés à la grande route. À côté des paysans, on y trouve des agents de la SNCC, des enseignants, et la plupart des jeunes ont au moins entamé des études secondaires à la mission. Mais tout le monde cultive la tomate, dont Mulungwishi est devenu le grand producteur régional, la moitié des livraisons (qui atteignent 5,000 tonnes par

an) étant expédiée par route vers Lubumbashi, le reste vers les autres villes du cuivre et même, par le rail, jusqu'au Kasai (K-M.B. Ngoy, 1982).

5. CONCLUSIONS

L'émergence d'un espace agricole né de la ville aux abords immédiats de Likasi, et qui essaime aussi dans un arrière-pays en pleine résurrection, est un processus encore loin de son terme, et sur lequel seul l'avenir permettra de conclure valablement. Cette évolution n'est pas entièrement inédite - elle est même en germe depuis un demi-siècle - mais elle frappe aujourd'hui par son caractère global et que l'on peut croire irréversible, tant est profonde la dégradation de la qualité de la vie urbaine. Comme dans les autres villes du cuivre, c'est la fin du paternalisme, l'incapacité désormais avérée des circuits officiels (et notamment de la Gécamines) à ravitailler les citadins, qui poussent les femmes des ouvriers et des petits employés, et les chômeurs de Likasi, à reprendre la houe de leurs grands-parents.

Cette prise de conscience qui s'apparente à un réveil difficile, et cette réponse fournie par les citadins eux-mêmes à leurs problèmes, font bien augurer de l'avenir puisque la crise urbaine devient de la sorte, paradoxalement, un facteur de développement. Et la géographie elle-même s'en trouve modifiée: Likasi ne fait plus figure de corps étranger dans une brousse chichement cultivée, mais se crée de proche en proche une campagne véritable, tissant avec elle des liens multiples, y diffusant ses modèles à partir des coopératives et des missions-relais. Une telle réorganisation spontanée de

l'espace ne constitue pas un fait isolé, puisqu'on l'observe d'un bout à l'autre du grand arc du cuivre, et par-delà, semble-t-il à travers tout le vaste Congo.

Orientation Bibliographique

BRUNEAU J.C. (1985).- Quelques éléments d'appréciation du phénomène péri-urbain en Afrique tropicale: le cas de Lubumbashi au Zaïre. In: Variété des espaces péri-urbains, Actes du Séminaire d'études du CESURB. Bordeaux, CESURB, pp. 131-147.

BRUNEAU J.C.; KAKESE K. et MANSILA F.K. (1987).- Fermes et champs autour des villes du cuivre: l'auréole nourricière de Lubumbashi, Likasi et Kolwezi au Zaïre méridional. In : Crise agricole et crise alimentaire dans tes pays tropicaux. Bordeaux, Edit. du CNRS, pp. 237-253.

CEPSI (1956).- A propos du programme d'action économique, médicale et sociale a réaliser dans l'arrière-pays des grands centres du Haut-Katanga industriel- Bulletin du CEPSI n° 34, pp. 196-207.

CHAPELIER A. (1956).- Elisabethville, Jadotville et Kolwezi. Etude de géographie urbaine comparée. Université de Liège, 2 vol., 470 p. ronéo (Thèse de doctorat).

Combien sommes-nous ? Recensement scientifique de la population, 1^{er} juillet 1984. Résultats provisoires. Kinshasa (1984), Institut National de la Statistique, Commission nationale du Recensement, 67 p.

DE SMET R.E. (1971).- Carte de la densité et de la localisation de la population de la province du Katanga (République du Zaïre). 3 planches a 1/1 000000 avec commentaire (38 p.).

FLOURIOT J. (1986).- Zaïre; l'approvisionnement des centres urbains. La dépendance alimentaire de Lubumbashi et des centres miniers du Katanga méridional, in :

Nourrir des villes en Afrique sub-saharienne. Paris, Ed. l'Harmattan, 421 p. (pp. 82-101).

CREVISSE F. (1983).- Coup d'oeil sur révolution des villes et de la campagne haut-katangaises de 1930 a 1960. In: Actes du Symposium Ville et campagne : problemes du monde en développement. Bruxelles, ARSOM, pp. 63-76.

- KAKESE K. (1986).- LiKasi, les facteurs spatiaux de l'écologie urbaine. Mémoire inédit, 120p. multigr.
- NGOY K.M.B. (1982).- La culture des tomates a Mulungwishi (Haut-Shaba). Université de Lubumbashi, 55 p. multigr. (Mémoire de Licence en Géographie).
- WILMETJ.(1963).-Systèmes agraires et techniques agricoles au Katanga . Bruxelles, ARSOM, 100 p. (Mémoire).